



Paris : Les Éditions Karthala, 1996, 520 p. Collection : Médecines du monde.

Quatrième partie : Choisir ou concilier

Chapitre XV

Possession par des *djinns* en région parisienne

*Première chronique de la conversion des pertes de connaissance
d'Hamidou (Carnets de terrain commentés)*

Par Alain Epelboin

L'étude d'un itinéraire diagnostique et thérapeutique est un moyen privilégié d'identification d'un corps social, d'« auscultation » d'une société et de mise à plat des systèmes de représentation et de maîtrise du malheur. Mais lorsque le mal perdure, l'ethnologue, *a fortiori* s'il utilise en permanence un camescope léger, est invité régulièrement à légitimer sa présence, à intervenir dans le processus tant diagnostique que thérapeutique et à ne pas se cantonner dans le seul statut d'accompagnant-observateur.

Au travers de l'histoire de la possession par des *djinn*s musulmans et païens tant au Sénégal qu'à Paris d'un enfant soninké, nous nous efforcerons de montrer :

- l'ajustement de l'itinéraire diagnostique et thérapeutique entre les systèmes islamiques, paraislamiques, autochtones et biomédicaux ;
- la remise en ordre d'un corps individuel et d'un corps social dispersés par la migration ;
- les problèmes soulevés par l'intervention en médecine transculturelle ¹.

À la suite du mouvement revendicatif des « mal logés » qui ont « squatté » une partie du futur chantier de la Grande bibliothèque, quai de la Gare, en 1991, la famille K2 est logée provisoirement dans un centre d'hébergement du Secours catholique sis Porte d'Asnières. Les chefs de famille bénéficiaires de ces logements provisoires en baraque de chantier sont tous employés par des sociétés de sous-traitance de l'entretien de la Ville de Paris.

L'attribution de un ou deux « baraques » algéco se fait au prorata du nombre de personnes qui constituent la famille.

Monsieur K2 (M. K.) s'est vu attribuer deux algéco pour lui même, sa première épouse et leurs quatre enfants nés en France. Les trois aînés nés en France également vivent au Sénégal à J. à proximité de Bakel : les deux garçons chez la grand-mère paternelle, la cadette auprès de la grand-mère maternelle. D'une deu-

¹ Ce texte est issu d'une recherche menée dans le cadre du projet *Anthropoépidémiologie du saturnisme en région parisienne : représentations et comportements de familles soninké vis-à-vis du saturnisme*, N. Rezkallah et A. Epelboin. Subvention SRETIE / MERE/91 236 et FAS. Cf. « Sous le signe du saturnisme. Les *djinn*s de Hamidou », vidéo 28', 1995, CNRS Audiovisuel.

xième épouse qui vit au Sénégal M. K., soninké, de caste « noble », a quatre enfants. Il attend l'arrivée d'une nouvelle jeune épouse.

L'annonce

*Dimanche 7 septembre 1991,
dans le deuxième algéco attribué à la famille K2
16 h 10*

Arrivé depuis dix minutes, j'ai rejoint le père de la famille K2 dans le deuxième « algéco » (baraque de chantier modulaire moderne, très bien isolée thermiquement) : en fait c'est l'autre algéco qui est le plus utilisé, aussi bien pour le sommeil que les activités journalières : c'est là qu'est installé le téléviseur allumé presque toute la journée. Le deuxième algéco sert à stocker les bagages. A une extrémité le lit de la futur épouse, à l'autre, le bureau de M. K. où est rangée sa bibliothèque coranique, sa « pièce de consultation ». Il enseigne le Coran à quelques élèves et a autrefois pratiqué le « guérissage » d'inspiration coranique.

C'est ma première visite depuis le Quai de la Gare. Nous nous livrons aux rituels habituels de salutation et de reprise de connaissance. La discussion porte sur les modes d'acquisition d'une voiture d'occasion ; je vante les mérites de la Centrale des particuliers et me propose de l'aider à mener la négociation.

À présent, je suis assis sur le lit à gauche de M. K.

« Il y a un de mes fils [Hamidou], on a eu peur qu'il ait vu des diables. Il y a mon frère [Adama K2] qui a téléphoné², me disant de le rappeler : je l'ai appelé, il m'a donné toutes les explications. C'était sept heures du soir, de l'heure de l'Afrique : il [Hamidou] était tombé, il jouait avec les enfants. Alors, il a perdu sa connaissance. Alors, les gens croient que c'est un scorpion qui l'avait mordu. Et puis les autres pensaient que c'est un serpent qui l'a mordu. Après, dans deux heures de temps, il s'est réveillé. Un gars [Guidado Ba] est venu qui sait bien les problèmes de diables. Il dit qu'il a vu des diables !...

A.E. — *Jina bale* ou *dane*, *djinns* noirs ou blancs ?³

² La circulation des nouvelles entre le Sénégal et l'Europe a été bouleversée par la mise en place de cabines publiques jusque dans des sous-préfectures très reculées. Dans le sens France-Afrique, les téléphones sont soit cadenasés, soit limités aux appels proximaux.

³ La cosmogonie locale oppose les *djinns* d'inspiration coranique et les esprits autochtones non islamisés.

— ??

— On ne sait pas ?

— C'est *jinata*. Ce matin, mon frère a dit qu'il a passé la nuit avec mon fils. Sinon, il voulait partir. Voilà ! C'est ça que j'ai eu de nouvelles de ça ce matin. »

16 h 15

La conversation est interrompue par l'arrivée de trois hommes : Y.B., vêtu d'un blouson de cuir, jeune frère de même père et de même mère que la femme de M. K. ; un homme à l'allure de marabout, calotte, foulard et grand boubou de bassin fatigué ; un jeune à la barbiche, au visage et au regard en pointe. Les quatre hommes entament une discussion basée sur une lecture du Coran, faite par M. K. relative à un évènement que je ne comprends pas.

Sur un panneau de carton, un calendrier de 1987 qui a chuté sur le bureau, figurent dix photos. M. K. pointe une photo ancienne en noir et blanc sur laquelle pose très figée une vieille femme, la grand-mère de sa femme, Awa Camara.

Posé sur le bureau, un chapelet comprenant trois séries de trente-trois perles séparées par une « perle » allongée, différente.

Constatant mon intérêt, M. K. m'en présente un autre aux perles très brillantes acheté à La Mecque, puis une petite boîte contenant une amulette en forme de boule.

17 h 55

A.E. « Pour ton fils ?

— Le gosse est à J.

— Il a vu un Docteur ?

— Non. On a donné pour [l'a montré à] quelqu'un qui sait soigner les problèmes de diables, il s'appelle Gidado Ba. Je voulais l'amener en Arabie saoudite, à Médine : il y a un guérisseur qui s'appelle Alimo Sherif, c'est un guérisseur de *jina*. Il fait sa conférence, il lit le Coran. Lui, c'est incroyable !!!⁴ »

⁴ M. K. est chaque année accompagnateur de groupes de pèlerins en Arabie saoudite. Il faut entendre cette proposition surprenante, à savoir aller chercher son fils aîné « malade » au Sénégal pour le conduire à Médine dans la perspective non seulement de le faire soigner mais également de lui faire acquérir une formation coranique.

M. K. mime Alimo Sherif récitant le Coran. Il approche un petit poste radio près de sa bouche, fait semblant de projeter trois fois sa salive, enchantée par les incantations prononcées.

« C'est fini ! Il est payé par l'état, c'est un ancien professeur de l'université de Médine.

A.E. — Et celui du village ?

— Je ne sais pas s'il est fort. Il est fort !... Il paraît, j'ai entendu qu'il a eu..., c'est le singe noir qui lui a donné... C'est le cousin de ma grand mère. »

Du 7 septembre au 14 février, peu de notes. Et pourtant, les crises du gamin avec des phases de rémission sont fréquentes, plusieurs par semaine. M. K. est tenu régulièrement au courant par téléphone. Il a même parlé au téléphone avec son fils.

Il a interrogé tous ses amis, parents, connaissances au pays et en France : des individus ordinaires, des musulmans, des marabouts, des devins-guérisseurs. Tous sont unanimes à dire qu'il faut que ce soit le père lui-même qui prenne l'affaire en main, qu'il aille le chercher afin de le conduire auprès d'un guérisseur. M. K. hésite entre des guérisseurs en France, au Mali ou en Arabie saoudite. Un des devins-guérisseurs parisiens consulté, un oncle de M. K., a obtenu une rémission par ses thérapeutiques à distance. Le téléphone a permis une liaison permanente entre Paris et le Sénégal.

J'ai accompagné régulièrement M. K. durant cette période, notamment dans la salle d'attente du médecin qui lui a prescrit un arrêt de travail « en raison » de son diabète. J'ai même téléphoné de la part de M. K. à son chef de garage pour lui expliquer la situation.

Le voyage de M. K. au Sénégal dure deux mois et il en revient avec ses deux fils aînés du premier lit. Le voyage du deuxième est justifié par une consultation médicale à Paris : quelques jours après les premières pertes de connaissance de Hamidou, il est tombé d'un arbre et s'est « fracturé » le bras. Aïssatou, la cadette des deux garçons, reste chez sa grand-mère maternelle : les quatre enfants du deuxième lit restent avec leur mère à Dakar, il y a des menaces de divorce dans l'air.

La première crise filmée

14 février 1992

19 h 05

M. K. raconte le voyage au Sénégal :

« On est arrivé à 21 h 30, l'heure du local. C'est M. Habibou Cissé qui est venu me rejoindre à l'aéroport avec la voiture, une 205⁵ cinq portes de sa sœur Fatou Cissé [parenté éloignée]. Après, j'ai passé la nuit chez son papa, rue 11, angle 10 Médina Dakar. Et puis le matin de bonne heure, 5 h, j'ai appelé un taxi pour qu'il m'amène à la gare routière Pompier, là j'ai pris un minicar Toyota... Non ! Peugeot, Mercedes, pardon ! Pour, destination de Bakel. Et puis on a quitté à Dakar, 9 h et quart. Le minicar, le pneu a crevé au moins trois fois en route, la première fois avant Saint-Louis, la deuxième avant Worosogi et la troisième entre Worosogi et Bakel. On est arrivé à Bakel à 6 h du matin, ça tombait le 11 janvier un samedi. Après, j'ai commandé un minicar Mercedes aussi pour J., 25 kilomètres. J'ai trouvé des passagers qui vont [allaient] à J., je ne connais pas leurs noms. À peu près quinze personnes. Je leur ai donné [le passage] gratuit, qu'ils me donnent leurs bénédictions surtout pour mon fils malade⁶. J'ai arrivé à 7 h du matin à notre village J. J'ai passé trois jours, non, six nuits à notre maison, après j'ai amené mon fils en Gambie. Avant d'y aller, j'ai été voir un voyant faynda. »

Le devin a pris 100 FCFA pour la consultation qui sert à indiquer le nom du devin-regardeur qui pourra soigner l'enfant. Temps essentiel de l'itinéraire diagnostique et thérapeutique, la consultation du devin-guérisseur qui ne soigne pas, mais confirme à grands traits le diagnostic de causalité, la vision de *djinns* et oriente sur un guérisseur spécialisé :

« Il m'a dit d'amener l'enfant à l'ancien Sabi — le village s'appelle Sabi l'ancien, pas le nouveau — pour aller voir un grand marabout qui s'appelle Kamo Suwaré. On a fait quatre nuits chez le grand marabout. On a trouvé qu'il a des groupes [électrogènes] là bas comme électricité. Il a une Mercedes grand modèle. Il a des salons. Il a des fauteuils. Il y a une mosquée dans la mason. C'est un professeur de coranique. Il soigne même aussi la maladie de diabétique, le diabète⁷. J'ai payé 50 000 CFA. Il a regardé la nuit [divination]. Il m'a donné un médicament ; j'ai bu ; j'ai eu la diarrhée, j'ai vomi en même temps [logique d'expulsion du mal qui est dans le corps : net-

⁵ M. K. est chauffeur de véhicules de tourisme et de poids lourds.

⁶ La mobilisation sociale autour de l'enfant malade, après avoir concerné la parentèle citée se poursuit par le don du transport gratuit une *sadaka* à des inconnus.

⁷ M. K. a obtenu un congé de maladie en raison de son diabète. Ce diabète réel n'a pas été correctement exploré et le traitement n'a pas été ajusté en fonction de la personne.

toyage purificateur de l'intérieur]. Toute la journée, je peux rien faire. C'est un médicament de la brousse, un arbre, mélangé... C'est très important [sérieux] d'aller chez ces marabouts, tu bois trois fois chez lui, le diabète [*sukar nyate* /sucre/maladie/] il va disparaître ⁸. Il dit que tu ne dois pas boire de sucre. Il a soigné des parents déjà ! J'ai pris les médicaments pour amener ici, mais j'ai oublié mon sac à Bakel.

« Après, il nous a indiqué El Hadj Najiru Camara au village de Numeyel, en Gambie, à l'intérieur de la Gambie ⁹. Nous avons pris une 404 bâchée pour aller à Base, une ville de Gambie. Alors, j'ai commandé une 404 bâchée pour Numuyel, le village du grand marabout de *djinns*, 10 000 CFA et le retour. Je suis arrivé là-bas, j'ai rencontré le marabout, la voiture s'est arrêtée devant sa maison. Il y a une personne qui m'a accueilli dans son salon : on a trouvé beaucoup de monde chez lui ! C'est comme le cabinet d'un docteur.

Q. — Avec des fauteuils ?

— Non, des tapis. Lui, il s'assied en bas du tapis. Quand notre tour est venu, il nous a fait rentrer. Il a dit d'expliquer comment la maladie est venue. On a bien expliqué. Il y a... ¹⁰ Vers 7 h du soir, Hamidou avec son frère Biranté, avec son cousin Fulabé [sa mère, cousine de M. K. s'appelle Koudjedji K2, elle est la fille de Fulabe K2, famille de K2 éloignée], ils jouaient devant la porte de la maison. Il y a un serpent ¹¹ qui a mordu Hamidou. Après on a été chez quelqu'un qui peut soigner s'il y a quelqu'un mordu par le serpent. Il s'appelle Mamadou Mbay [habite à J., c'est un griot]. On a porté Hamidou avec la voiture de son oncle Mustapha Ba [grand frère même père et

⁸ Toujours cette notion : une prise unique ou resserrée sur quelques jours, prolongée éventuellement par le port d'une amulette, empêche le retour de la maladie, s'oppose à la médecine d'inspiration biomédicale des thérapeutiques au long cours.

⁹ Ce deuxième devin-guérisseur, en fait le troisième dans la liste, oriente M. K. vers un confrère, encore plus loin. Le premier devin a identifié la morsure de serpent et reconnu la marque des *djinns* dans la perte de connaissance, le deuxième a indiqué le troisième en Gambie : le troisième indique le quatrième, toujours plus loin. Comme toute quête digne de son nom, il faut aller loin de chez soi en *terra incognita* trouver le sauveur.

¹⁰ M. K. répète les paroles qu'il a alors prononcées : cette histoire, il la raconte depuis l'annonce par téléphone à tous les parents, connaissances, compatriotes qu'il rencontre et notamment à Paris dans les foyers où habitent des pans entiers de villages.

¹¹ Serpent non vu, morsure authentifiée par le premier guérisseur consulté.

même mère que la femme de M. K. ¹², il a fait douze ans d'études en Arabie saoudite. Au Sénégal, il est professeur d'arabe et directeur d'école arabe] : il est à 10 kilomètres de J. Bien ! Il l'a soigné. Après, depuis ce jour, à partir de 7 h du soir, il dit qu'il voit des diables. Entre 4 h et 6 h du matin, il dit qu'il voit des diables. Il dit qu'il a deux cornes [*bennu fili* /cornes/deux/], il a les pieds comme des pieds de bœuf : il dit qu'il a la queue. S'il rentre ici (dans l'algéco), il dit qu'il doit se prosterner (pencher) un peu, tellement il est long. Moi, j'ai expliqué : la personne, le *djinn*, il dit qu'il s'appelle Mamal Lamine Dramé, un grand marabout. Le deuxième, il dit qu'il s'appelle Souleymane Doukouré. Il dit que le troisième, il n'a pas bien vu ou pas bien dit son nom ¹³. Attends ! Quand on a été voir le marabout, j'ai bien expliqué, comme je viens de t'expliquer là. Le marabout a dit qu'il va appeler les diables. Il dit que les diables est venu. Il fait comme ça avec les mains [regard fixe latéralement, gestes de flexion vers l'intérieur des doigts et des poignets ¹⁴]. Il dit : « Ils vous écoutent, vous pouvez parler ». Il dit que le diable qui dit s'appeler Mamadou Lamine Dramé...

« ...Il [le *djinn* désigné jusque là du nom de ce personnage historique, grand musulman et ancêtre de Hamidou] s'appelle Mey Balu. La personne qui dit qu'il s'appelle Souleymane Doukouré, son nom n'est pas Souleymane Doukouré : il s'appelle Souley Ba. La personne que Hamidou dit qu'il n'a pas bien précisé le nom, il s'appelle Ri Hu. Il [le guérisseur de *djinns*] dit que c'est des diables qui ne sont pas musulmans. Il dit qu'il a parlé avec eux. Il dit que mon fils n'a rien fait et puis il a vu son avenir. Ils lui ont mis cette maladie-là pour qu'il ne puisse pas avancer [progresser] à l'endroit où il devrait aller. Il dit qu'ils vont le laisser. Mais, jusqu'à présent, il n'y a rien qui change. Après, moi, je l'ai amené ici, parce que je connais un

-
- ¹² Première intervention du côté du matrilignage : rappelons que les deux époux descendent par leurs mères d'un même aïeul à trois générations.
- ¹³ La description des *djinns* va être par la suite fixée sur des dessins où on retrouve le trait pertinent du premier bonhomme dessiné, à savoir le regard latéralisé.
- ¹⁴ Ce devin-guérisseur voit le monde non visible, peuplé de « diables », *djinns*, esprits autochtones désignés sous le terme générique de *djinns* non musulmans. Son pouvoir est tel qu'il est capable de convoquer les esprits. Son travail va consister à renommer ces esprits qui, malins, se sont présentés à l'enfant sous un faux nom. Ainsi, il trie les « bons », les musulmans, des « mauvais », les païens, plus difficilement contrôlables. Quand Hamidou après des centaines de crises guérira, il deviendra voyant et convoquera « ses » *djinns* par la même technique.

guérisseur de *djinns* en Arabie saoudite, à Médine, pour l'amener là bas, pour voir. C'est pour ça que je suis venu avec. D'autres voyants ¹⁵ ont dit que d'« autres » ont enterré quelque chose [préparation maléfique] dans la maison pour Hamidou. J'ai téléphoné [du Sénégal] ici [à Paris à proximité du métro Voltaire]. Pour dire la parole exacte, [le rendez vous] c'est lundi prochain. Il va faire la voyance avec un enfant [technique divinatoire basée sur la triangulation avec un enfant « vierge » servant de médium]. Il s'appelle Diabe Kebe : il a dit qu'il fait le chapelet jusqu'à lundi [préparation à la technique de divination basée sur des récitations de prières comptées sur le chapelet], donc il n'est pas disponible. Il dira s'il peut être soigné en France, à Bamako ou en Arabie saoudite, si c'est quelque chose d'enterré ou s'il voit les *djinns*. » ¹⁶

Je demande à M. K. de décrire la crise proprement dite.

« Ses yeux sont en train [regardent fixement latéralement] de regarder ici à droite, ici à gauche. Les pieds vont être glacés. Des fois, ça va durer dix minutes, trente minutes, une heure de temps. Après si les diables partent, il va se lever, il va dire qu'ils sont partis. Depuis [qu']on est arrivé en France, le 12 à 20 h, mercredi... »

19 h 55

Le gosse assis sur le lit qui nous fait face écoute attentivement, tandis que son père raconte son affaire : il se couche ostensiblement se couvrant d'une couverture, comme pour dormir.

A.E. « Qu'est-ce qu'il [le *djinn*] t'a dit ?

— Il a dit qu'ils l'ont suivi à Dakar : on a pris l'avion, là aussi il est venu ¹⁷. Ça m'a étonné beaucoup. On ne sait pas si c'est une maladie de cornes ¹⁸, quelqu'un pour [contre Hamidou] ou les *djinns*. »

20 h

¹⁵ En fait, il devient quasi-impossible de compter les intervenants, « mineurs », néophytes, devins-guérisseurs, tant le père mobilise de monde autour des pertes de connaissance de son fils aîné.

¹⁶ Il s'agit encore de confirmer que l'enfant « voit » les diables et qu'il n'est pas la victime d'un « travail ».

¹⁷ Les esprits forts, les devins-guérisseurs ne sont limités dans leur action ni par la distance ni par la mer. Par contre les sorciers-dévoreurs qui par définition appartiennent aux mêmes lignages que leur victime sont gênés par l'éloignement spatial.

¹⁸ La corne est le support et/ou le contenant des projections maléfiques, en tant qu'objet agresseur ou qu'objet-bouclier actif.

M. K. appelle son fils qui présente son bras gauche asymétrique par rapport à l'autre, avec une limitation de la flexion. Il observe le premier dessin du *djinn* que Hamidou a entre-temps réalisé sur une page arrachée à un cahier d'écolier. Il commente de façon surprenante comme s'il forçait son fils à adhérer à une représentation socialement reconnue de *djinn*s :

« Il manque la queue. Le premier jour, il y avait trois diables et c'est un seul qui revient à chaque fois, il s'appelle Mey Balu. [Le deuxième], les musulmans disent Souleyman, les Français disent Salomon, les *djinn*s, ils disent Suley Ba. Ici, c'est un *djinn kufar* [païen]. Une fois depuis qu'il a commencé à voir Mey Balu, il a eu une maladie de palu. Ma mère a fait [faire] une piqûre. Lui, il a dit que son *djinn* ne veut pas une deuxième piqûre : « sinon ils vont me tuer ! » Une fois il [le *djinn*] a tapé sur sa tête. Pendant la crise il a pleuré, après, il a dit que Mey Balu l'a tapé avec le bâton.

Attends tout à l'heure ! [la prochaine crise] ¹⁹ ».

Peu de temps après 21 h

Hamidou, sous le regard de mes troisièmes œil et oreille électroniques exécute une espèce de raptus désespéré vers un coin du lit parental où un *djinn* a pénétré et, terrassé, le haut du corps contenu par son père, le bas par sa mère tandis que le dernier-né hurle d'être séparé de sa mère, se débat en fixant toujours latéralement le *djinn* menaçant. Il s'agite encore lorsque son père récite et projette dans ses oreilles les vertus de la sourate coranique « les *djinn*s ». Il ne se calme pas non plus lorsque le père réalise une ablution de son visage avec la salive enchantée.

Par contre il reprend connaissance instantanément, lorsque brutalement, la lumière électrique, retombe en panne. Très tranquillement, il raconte ce qu'il a vu et annonce le retour du *djinn* pour le lendemain à la même heure.

M. K. raconte comment une crise précédente est survenue alors qu'avec son épouse il venait de partir inaugurer leur voiture, une R18 turbo achetée à un compatriote. Aussi M. K. répète à la cantonade qu'il n'est plus question que l'enfant reste seul avec ses frères et sœurs et qu'un des deux parents doit toujours être présent. Au cas où une crise surviendrait en son absence il ne faut pas que sa femme affaiblie par sa grossesse hésite à appeler un voisin à la rescousse.

Vendredi 3 juillet 1992

¹⁹ À mesure de l'évolution de la maladie, on verra chacun des *djinn*s jouer des rôles différenciés, tantôt discrets, tantôt agressifs. L'un d'eux viendra même avec une de ses filles « plus méchante » que lui.

Deux ou trois guérisseurs ont été consultés jusqu'à ce que M. K. conduise son fils chez son parent Fodé D. : la rémission relative des crises de perte de connaissance durant l'été lui est attribuée.

L'acmé des crises

Lundi 14 septembre 1992

Dans le trois fois deux-pièces qui a été attribué à la famille K2 à Saint-Denis.

Les crises de Hamidou ont repris avec la rentrée scolaire. Du 27 juin au 8 septembre, elles avaient cessé. Ceci correspondait avec la prédiction et l'intervention de Fodé D. qui avait annoncé trois-quatre crises avant la disparition complète : il n'a pas été consulté à l'occasion de l'épisode actuel car il est actuellement à Dakar pour des affaires matrimoniales.

Les crises sont caractérisées à présent par des raptus de fuite, à tel point que le verrou de la porte d'entrée est fermé à clef. Elles ont lieu tous les jours à n'importe quelle heure, avec une prédilection pour la tombée de la nuit.

L'inquiétude des parents est telle qu'ils dorment dans le deux-pièces du premier étage délaissant leur chambre du deuxième ainsi que l'autre deux-pièces. Toute la famille, malgré l'espace disponible s'est resserrée dans le petit deux-pièces autour de l'enfant.

M. K. a demandé un congé sans solde d'un mois à son travail afin de conduire son fils au Mali chez un guérisseur de *djinn*. Cela n'a semble-t-il pas posé de problèmes du fait de sureffectifs, néanmoins, cela me paraît potentiellement dangereux, tant du point de vue des prestations sociales que du risque professionnel. Par ailleurs, l'enfant ne peut pas retourner en Afrique non guéri si on considère qu'un des facteurs déclenchant du processus est justement la dispersion du corps social et de la famille polygame, donc plurinucléaire dans l'espace.

Un guérisseur, Tidjani Kaba [: Diakité] a préparé une amulette coranique enveloppée dans du plastique à suspendre au cou : le *djinn* ne l'a pas supportée et l'a arrachée lors d'une crise de possession. L'élément nouveau est que le *djinn* n'annonce plus les horaires de ses prochains retours.

« Le diable est méchant, c'est tout ! »

Le coût du billet pour le Mali est loin d'être négligeable, 3 045 FF l'aller à Bamako, 2 930 le retour par Dakar. M. K. prévoit un séjour de trois ou quatre jours à J. Il suggère que nous voyagions ensemble. Il voudrait également passer

chez le guérisseur-marabout de Gambie, décrit comme très riche (maisons construites, Mercedes blanche...) afin qu'il poursuive son traitement et le lave de son diabète : il cite le collègue qui le lui avait indiqué qui lui avait un diabète grave puisqu'il était obligé de se faire des piqûres : M. K. en parle au moment où il commence son petit déjeuner composé d'un comprimé antidiabétique, d'un café-quinquéliba sucré et d'un croissant que sa femme a été acheter en sus du pain des enfants.

14 h 50

La femme que nous avons été chercher en fin de matinée place des Fêtes, épouse d'un marabout descendant de Mamadou Lamine Dramé, marié à trois épouses et avec qui nous avons déjeuné d'un riz gras à la viande de mouton et au chou, transportait ostensiblement un sac plastique contenant du Synthol et une association de paracétamol, d'aspirine et de codéine. Elle s'est fait arracher une dent la semaine dernière. En fait, elle faisait partie du groupe de pèlerins que M. K. a accompagné à la Mecque : c'était son premier pèlerinage : elle porte par dessus son mouchoir de tête le long châle blanc léger insigne de son statut de El Hadj. Elle ne manque pas une seule prière au cours de la journée.

M. K. va passer une partie de son après-midi à lui raconter diverses choses dont ses aventures anciennes avec son ex-troisième épouse ²⁰.

Ici encore, je constate l'importance des usages sociaux de la maladie : je ne perçois pas vraiment en quoi les *djinns* de Hamidou interfèrent avec des conflits internes au corps social : par contre, ils servent directement à justifier des aller et retour entre l'Afrique et la France. En effet la semaine précédente M. K. envisageait de se rendre en octobre au Mali afin de répondre à la « convocation » de son beau-père (le père de sa « troisième » épouse) qui l'en avait prié, vraisemblablement afin de lui proposer une épouse de remplacement. Je trouve que les visites

²⁰ La famille logeait encore dans les deux algéco de la Porte d'Asnières. La nouvelle épouse à sa descente d'avion n'a pas voulu s'unir à M. K. Son attitude a été attribuée à un « travail maraboutique » commandé par un amoureux de cette jeune femme. Au bout de quelques temps M. K. et les parents de la jeune femme ont décidé de la renvoyer au pays. Ils l'ont conduite à Roissy où elle était censée s'embarquer dans un avion à destination de Bamako. Mais elle n'y est jamais parvenue. Depuis, sa présence a été signalée à diverses reprises dans des réseaux parisiens soninkés.

du « diable » servent également les desseins du gamin, ce qui est fortement nié par M. K. lorsque j'évoque discrètement de troublantes coïncidences.

Au terme de cette journée, j'ai éprouvé un trouble devant la façon dont la maladie servait à gérer la vie individuelle et familiale : resserrement de la famille, tant durant le sommeil que durant la journée dans une seule (double) pièce, accomplissement des volontés du père et du fils : négation-ignorance des discours de causalité autres que ceux de la pensée traditionnelle, notamment à propos du diabète et des crises de possession.

Jeudi 1er octobre 1992 à Saint-Denis

M. K. m'a présenté une lettre écrite à l'attention de la consultation de T. Nathan à Bobigny, écrite par un médecin des services de l'action sanitaire et sociale de Saint-Denis. En effet les *djinns* refusant que Hamidou soit scolarisé, le directeur de l'école a convoqué le père et le fils. Les diables se sont saisis de Hamidou dans le bureau même du directeur qui a reçu un coup de pied.

L'assistante sociale de l'ARIL qui a rencontré N. Rezkallah a critiqué violemment ces ethnologues qui assistent et filment les crises et entretiennent ainsi la famille dans sa « folie » ! Il faut dire que M. K. avait rapporté mes documents vidéo en tant que preuve de la présence de *djinns* à Paris et de la réalité de la maladie.

Ce jour, enregistrement vidéo à Saint-Denis dans le deux-pièces du premier étage de deux crises avec agression initiale de Seydou pour la première, de Habibou saisi et précipité sur un lit pour la deuxième²¹.

À la fin le corps de l'enfant est soigneusement oint par son père à l'aide du contenu de deux bouteilles versées par sa mère. Elles ont été préparées par un guérisseur d'Aulnay qui a entrepris de soigner le gosse.

Le corps de l'enfant est ceint au niveau de la taille par des cordelettes nouées données par la mère de M. K. Au cou pendent deux séries d'amulettes confectionnées par deux guérisseurs parisiens.

Une fois l'ablution terminée, la mère enflamme sur la plaque électrique un fragment de charbon de bois et le dépose rougeoyant sur un petit brûle parfum

²¹ Fort inquiet de l'état de Hamidou, je bénéficierai durant cette période du soutien et des analyses de M.C. Ortigues, qui en particulier m'aide à définir mon rôle dans cette affaire.

doré rapporté d'Arabie saoudite. Elle dispose un fragment d'encens donné par le guérisseur d'Aulnay et Hamidou vient inhaler et baigner son visage dans la fumée en se penchant quasiment au contact de l'encens.

***La conversion des pertes de connaissance
et le guérisseur d'Aulnay sous Bois***

Dimanche 4 octobre 1992

M. K. me téléphone le soir tard me demandant de venir d'urgence, refusant dans un premier temps de me dire pourquoi. Puis il m'annonce que brusquement après une série de crises où Hamidou continuait à être terrifié par ses *djinns*, tantôt l'un, tantôt l'autre accompagné de sa fille encore plus méchante que lui, Hamidou est devenu voyant.

Arrivé chez lui, M. K. explique que, par une technique identique à celle du guérisseur de *djinns* de Gambie, Hamidou communique librement avec les *djinns*. Il est donc à présent devenu devin-guérisseur capable de lire le sens des événements passés, présents et à venir des personnes qui l'interrogent.

Il attribue ce succès au dernier guérisseur consulté à Aulnay sous Bois. Ce résultat a également été acquis grâce à un des trois *djinns* : celui qui est musulman a convaincu les deux autres de cesser d'importuner le gamin et de faire ce pourquoi ils étaient venus initialement. A savoir, lui offrir les secrets et les objets enchantés qu'ils avaient décidé de lui apporter initialement et qui lui permettront de réaliser le brillant avenir qui lui est promis.

Ils affirment que l'enfant ne doit plus suivre les cours de l'école française, mais seulement l'école coranique.

M. K. demande à Hamidou de me montrer comment il communique à présent à volonté avec ses esprits tutélaires. Il s'exécute, agitant horizontalement les doigts de ses mains tenues immobiles devant son abdomen, le regard fixe, latéral. Par contre lorsque je demande à le filmer dans cet état, il consulte ses esprits qui refusent.

Jeudi 8 octobre 1992

J'ai accompagné M. K., Nyamé et Hamidou chez le guérisseur d'Aulnay afin qu'il achève le traitement qui a été suivi de la conversion des pertes de connaissance de Hamidou.

Dans un HLM bas, au dernier étage, consultation divinatoire et remise de traitement dans le minuscule cagibi où est accroché en hauteur le cumulus électrique.

Divination par les cauris, face à un dispositif-autel complexe comprenant un poster de Sylvester Stallone à la région précordiale gauche recouverte de salissure évoquant des restes de médicaments voire de sang d'animaux sacrifiés. Au sein de ce dispositif, le guérisseur décroche un flacon constitué de deux flacons rectangulaires de parfum enserrés dans un bobinage de cordelette de coton filé artisanalement. Sur une feuille de papier blanc pliée en quatre qu'il a disposé à main droite au-dessus du van sur lequel il disperse rythmiquement les cauris, il dépose un peu du contenu d'un des flacons.

Quelque temps plus tard, après quelques passes de cauris commentées, il dépose au même endroit sur le papier plié un peu d'une substance noirâtre. Confirmant son propos, le mélange s'enflamme avec une grande lueur, bleutée (?), brûlant trois épaisseurs de papier. Je crois que le gamin est très impressionné : je n'arrive pas à savoir si M. K. l'est ou fait semblant.

Ce guérisseur est coûteux : il a déjà sacrifié deux moutons, a ordonné une *sadaka* (charité, aumône) d'un plat de riz et de poulets cuits à donner à des musulmans. À guérison il faut lui remettre 3 500 F. Une avance où j'ai vu figurer plusieurs billets de 100 et 200 F a été remise pour payer les moutons.

Le samedi 10 vers 22 heures, par téléphone

« Hier soir [vendredi], j'ai voulu te téléphoner. Seydou aussi, est devenu voyant. Hamidou lui a dit de monter [de s'isoler avec lui au deuxième étage]. [Les *djinns* ont dit], on va taper Seydou avant de lui montrer notre visage. Ils ont donné tous les secrets à Seydou. Seydou peut leur parler à n'importe quel moment. C'était à 16 heures du soir. Ils lui ont dit de laisser l'école française ²². »

Le même soir à 23 h 45 à Saint-Denis

Dramé, le patron de M. K., est venu jeudi soir vers 21 h. Il est resté jusque vers 1 h du matin : c'est lui qui organise les pèlerinages à La Mecque. Il est le

²² Ce processus de « contamination » m'inquiète, même si l'élection du cadet Seydou par les *djinns* de l'aîné Hamidou est bénéfique au point de vue de la remise en harmonie des rapports cadet-aîné. Le petit Seydou à l'allure de poulbot parisien est correctement intégré dans le système scolaire autochtone. Un tel don de voyance chez un jeune enfant n'est guère crédible en dehors du système de référence et risque de faire l'objet d'une psychiatrisation abusive s'il vient à être connu.

Cela me conforte dans l'attitude que j'avais adopté dès le départ, à savoir ne montrer les images de *djinns* aux enfants : ce n'est pas à moi qu'il revient de leur enseigner la transe soninké.

descendant de l'ancêtre sous l'identité duquel un des *djinns* s'était initialement présenté. Sa venue est une caution de la conversion des pertes de connaissance de Hamidou, puisqu'il est lui-même devin-guérisseur.

Hier soir, samedi, M. K. et Hamidou sont allés chez Fodé, le guérisseur parent qui habite également à Saint-Denis, pour lui faire également constater la conversion. Les *djinns* à présent vont laisser Seydou tranquille à cause de son maintien à l'école française durant encore un an : néanmoins, il pourra continuer à pouvoir communiquer avec eux s'il le désire. Par ailleurs, M. K. a eu beaucoup de problèmes avec sa voiture : le garagiste l'a « fait pleurer ».

Dimanche 11 octobre 1992

Chez le guérisseur d'Aulnay

Nous attendons longuement dans le salon que le guérisseur rentre de son travail : nous, c'est-à-dire M. K. et son fils, un homme aux traits émaciés avec une calotte blanche, trois clients hommes originaires d'Afrique du Nord, dont le chauffeur accompagnateur, plus un homme familier de la maison. Nous sommes rejoints dans la salle d'attente - salle de séjour - chambre, plus tardivement par un homme robuste, soninké, âgé d'une cinquantaine d'années, le chef couvert d'une calotte blanche en dentelle. Le lit recouvert d'un drap en entrant à droite est réservé aux femmes et aux enfants de la maison qui s'agitent sous les yeux des consultants. La première épouse est une très forte grande femme. Les enfants, surtout la grande fille, parlent français entre eux. Je compte deux nourrissons.

Avant d'arriver, M. K. m'a demandé s'il devait dire au guérisseur que les *djinns* avaient dit à Hamidou de couper des amulettes fabriquées par ses soins, qu'il avait ordonné de suspendre à son cou. Arrachées lors d'une crise, ce qui est un gage de leur efficacité, elles sont à présent conservées dans le buffet de la pièce de séjour.

Lorsqu'enfin vient notre tour, vers 20 h le guérisseur, commence un discours, remarquablement traduit en quasi-simultané par M. K. : la dernière fois, il avait été très fâché de ma visite surprise non annoncée par M. K. Mais lui, il ne doit pas rester fâché parce qu'il possède une corne-fétiche (consacrée par du sang) qui lui permet de tuer les gens sans les toucher : il peut même en faire la démonstration sur un mouton. Il tempère la menace implicite contenue dans ses propos en disant qu'il a « vu » que j'étais quelqu'un de très bien, etc. Il se lance dans une longue explication autovalorisante de ses pouvoirs à propos d'une femme suivie depuis

douze ans par un « docteur » parce qu'elle ne pouvait pas marcher : il l'a soignée essentiellement par une eau lustrale sur laquelle il avait soufflé une incantation et dont elle s'était oint les jambes. Aussitôt elle a marché et a même pu descendre l'escalier seule.

Lorsque la séance commence, il enduit la tête de Hamidou avec la graisse de karité que nous avons achetée avant de venir et dont les *djinnns* aiment l'odeur ²³ : il se saisit d'une petite corne (de mouton ?) qu'il agite rituellement sur la tête de Hamidou. Elle contient un corps dur mobile qu'il fait résonner comme un grelot. Il extrait de son « fouillis » des poudres végétales serrées dans des morceaux de tissu qu'il mélange au karité. Puis une autre poudre qu'il dépose dans une feuille de papier blanc.

À sa gauche le poster géant de l'acteur Rocky : hasard ou non de sa présence, symbole de force, d'invulnérabilité, de virilité (?). Ce d'autant que la région précordiale de la photo est également maculée.

Dans le dispositif rituel posé devant lui, le « fouillis », on discerne un billet de 200 F neuf, des bougies vierges, une ceinture plate neuve, un pagne-tissu blanc avec des écritures, un (des) pots notamment de pommade, un plateau de cuivre circulaire. Le flacon double de la dernière fois est accroché au mur, enduit me semble-t-il d'une substance ressemblant à du sang séché.

Que dire d'autre, sinon qu'il y a des écritures-graffitis d'enfants à gauche de la porte du cabinet de consultation ; qu'une marmite en aluminium est disposée devant le siège du consultant ce qui ne laisse pas beaucoup de place ; que le guérisseur est assis en tailleur ; que les ongles, longs, de ses mains sont soignés, que les différents espaces internes de la maisonnée sont protégés par des amulettes...

M. K. promet au guérisseur que si les médicaments qu'il remet en fin de consultation finissent de guérir son fils, ce n'est pas 3 500 F, mais 7 000, voire un voyage gratuit à La Mecque qu'il payera.

Il est convenu qu'en l'absence de M. K. qui ne renonce pas à son voyage en Afrique, les billets ayant été achetés, c'est moi qui conduirai Hamidou et le jeune

²³ La graisse obtenue en faisant bouillir des noyaux de fruits de karité est d'un usage traditionnel fréquent en cosmétique quotidienne après la toilette. Même purifiée, elle dégage une odeur caractéristique qui l'a fait rejeter au nom d'une modernité au profit de graisses manufacturées, par exemple la pommade Nivéa.

frère de M. K., D., pour que ce dernier le rémunère. Pour l'instant, il n'est pas question de retour de Hamidou au Sénégal.

*Mardi 20 octobre 1992,
appartement familial de Saint-Denis*

« Il » (le *djinn*, le gosse, le père, la famille au pays) ne veut pas que Hamidou aille à l'école « française ».

Il a été envisagé que Hamidou suive les cours d'un maître coranique en province puis auprès de D. qui enseigne dans un foyer proche du cimetière du Père-Lachaise. Je sais que M. K. est conscient des problèmes légaux posés par la non-scolarisation de son fils s'il reste en France.

16 h 10

M. K. est absent. Je l'entends téléphoner à son fils Hamidou qui m'annonce qu'il ne va pas tarder.

Le départ au Mali est fixé pour vendredi à 23 h 59.

Hamidou finalement va voyager car la mère de M. K. a téléphoné. Elle même et la famille désirent voir l'enfant guéri pour être tranquilles. Par ailleurs D., le maître coranique d'Hamidou, doit partir à Abidjan pour deux mois pour visiter sa deuxième épouse. Aussi, il n'y aura pas d'enseignements et il sera toujours temps qu'Hamidou revienne en France à son retour, éventuellement si ses papiers sont prêts, avec le jeune frère de M. K. que ce dernier veut faire venir.

Lorsque M. K. arrive il m'informe qu'il a prévu dans l'après-midi de visiter avec Hamidou, son oncle Fodé, le devin-guérisseur de retour du Sénégal, qui a une « grippe ».

À la fin de la visite survient une scène prodigieuse d'un point de vue ethnocentrique, banale du point de vue autochtone. Fodé se tourne vers le gamin et lui demande s'il accepte de consulter ses *djinns* pour lui. En effet, il désire savoir si ses projets de troisième mariage au Sénégal vont se réaliser. Hamidou tourne sa tête vers le mur, agite ses doigts horizontalement, la face interne des mains à hauteur de l'épigastre : il déclare qu'il n'y a pas de mal, que ses projets se réaliseront sans même avoir besoin de faire une *sadaka* (charité, aumône, offrande). J'assiste là, véritablement à la concrétisation de la reconnaissance sociale de la conversion des pertes de connaissance du gamin en « prise » de connaissance.

L'achèvement de la cure

Vendredi 23 octobre 1992, minuit

Tout à l'heure, avec le jeune frère même père, même mère de M. K., j'ai accompagné ce dernier et Hamidou à l'aéroport pour Bamako. M. K. a refusé que Seydou nous accompagne.

Hamidou une fois dans la voiture a été secoué de longs sanglots, rappelé à son statut de grand par les deux hommes.

Vendredi 6 novembre 1992

M. K. est en Afrique avec son fils et téléphone régulièrement pour donner des nouvelles.

En début de semaine, Nyamé Ba m'a appelé pour me demander quand je pourrai l'accompagner à Aulnay. Arrivé chez elle vers 8 h 30, nous attendons jusque vers 9 h 30. En attendant nous bavardons de choses et d'autres tandis que Habibou le dernier-né dort.

J'apprends que les allocations familiales, de l'ordre de 5 300 F mensuels depuis l'inscription de Biranté lui sont versées indépendamment de son mari sur un livret de caisse d'épargne. Ce compte, sur lequel M. K. a une procuration, vient d'être vidé à la fois pour les dépenses ordinaires et pour compléter la rémunération du guérisseur d'Aulnay.

Je recopie les notes inscrites sur le calendrier mural. Depuis le début de l'affaire je le suis régulièrement car des événements importants concernant la famille y sont régulièrement inscrits : y compris les crises de Hamidou.

« 17 juillet, Halima ; 4 août, Sylvie, Madame Nicole, ARIL 48 07 07 34 ; 12 août, médicament Daouda Diaw ; 17 août, Modi, tel Diawara, femme de Djibi a accouché ; mardi 8 et mercredi 9 septembre : Hamidou est tombé le 8 et le 9 ; jeudi 10 septembre : 5 mn ; vendredi 11 : Hamidou tombe de 14 h 55 à 17 h 15 = 2 h 10 ; samedi 12 septembre ; de 20 h 30 à 20 h 40 ; dimanche 13 septembre : tombe ; mercredi 16 septembre : Hamidou tombe 22 h 10 22 h 15. Crises également les jeudi 17 septembre, vendredi 18 septembre, samedi 19 septembre... »

Tandis que je recopie les informations relatives aux crises de Hamidou (et Seydou), Nyamé va réveiller Habibou qui dormait au-dessus.

Périphérique, autoroute du nord, direction Aulnay, sortie Aulnay Z.I., direction quartier des Roses ou du Vent, je ne sais plus. Bref, guidés par Nyamé, pourtant illettrée, nous retrouvons sans peine le chemin.

Ascenseur, quatrième étage et demi, cinquième étage, sonnette, pièce de séjour avec la télévision allumée sur la Une. Les trois épouses du guérisseur sont installées au salon, chacune s'occupant de son dernier-né. Habibou et une petite fille de trois ans s'observent sans jouer ensemble.

Tandis que nous attendons, moi dans le canapé défoncé à la même place que les fois précédentes, les deux femmes assises sur le lit en entrant à droite, très réservées, bavardent avec les épouses du guérisseur, surtout avec celle que je suppose être la première parce que la plus âgée, très grande, très grosse, le visage parcouru de balafres ethniques. La conversation porte d'abord longuement sur leurs villages d'origine puis Mme Traore de s'enquérir des moyens de transport pour venir ici à pied : train jusqu'à la gare d'Aulnay, puis bus.

Au bout d'une petite heure, le guérisseur arrive, accompagné d'un autre homme. Tout en nous saluant, en m'appelant chaleureusement « Docteur Alain », il gagne, une canne et un attaché-case à la main, la pièce qui s'ouvre dans l'angle de la salle de séjour à côté de la télévision puis en ressort quelques instants plus tard les mains vides. Il se dirige alors vers le fond de l'appartement, là où est installé son cabinet-cagibi.

Quelques instants plus tard, Nyamé se lève et me dit de la suivre. Nous gagnons le cagibi du fond du couloir avec Habibou. Nyamé s'installe dans le fauteuil : au moment où je vais fermer la porte, après avoir laissé mon sac derrière la porte, une des épouses du guérisseur me tend une chaise que j'essaye de refuser mais en vain.

Installé en hauteur, j'ai un point de vue plongeant sur mon hôte et la place du rituel qui me dérange. Avec ou sans caméra je m'efforce toujours d'être légèrement en dessous du regard de mes interlocuteurs. J'observe le lieu, m'efforçant de mémoriser des détails nouveaux ou passés inaperçus. Nyamé me heurte la main avec son rouleau de billet qu'elle me demande ainsi silencieusement de prendre. Je suis content, honoré et en même temps gêné de ce témoignage de confiance et d'intégration dans le processus. Je suis à la fois le témoin et en quelque sorte une caution d'un processus sur lequel je n'ai pas grande prise.

Habibou me prend le rouleau des mains et joue avec pour finir par le donner au guérisseur qui le jette négligemment sur le tas d'objets disparates situé devant lui, c'est-à-dire à ma droite. Symboliquement, je suis content d'avoir été témoin de la remise de l'argent, mais pas confondu avec celui qui remet l'argent. En

termes de communication non verbale, face à des locuteurs attentifs, j'ai laissé le « hasard », la main d'un enfant remettre au guérisseur le fruit de son travail. En n'oubliant pas que si nous n'avions pas remis la somme, le guérisseur aurait été en droit d'utiliser son alliance avec ses génies tutélaires pour faire revenir la maladie sur Hamidou.

Je note que le poster de Rocky est toujours en place sur la cloison située à la gauche du guérisseur, avec la région précordiale souillée, de la même façon d'ailleurs que les cloisons de la pièce. Une mallette d'homme d'affaires est appuyée contre le mur au bas de la photo. Le fameux flacon double aux produits détonants est toujours suspendu à la même place. Eléments nouveaux, une bande étroite de cotonnade blanche tissée artisanalement accrochée au même mur que la photo et des œufs dans le tas d'objet placé devant lui, là où la dernière fois figurait un paquet de bougies neuves : on y aperçoit également un tissu blanc de manufacture industriel avec des écritures arabes.

Tandis qu'il parle, le guérisseur manipule un recueil de formules islamiques. Il a préparé à l'attention de Nyamé divers paquets de substances végétales ainsi qu'une cordelette de cotonnade blanche nouée sur laquelle est enfilée par la pointe transpercée une petite corne noire. Comme les fois précédentes, il se saisit d'un morceau de papier blanc sur lequel il dépose une pincée de poudre végétale extraite d'un sachet plastique lui-même contenu dans un sac en plastique. Puis il le plie soigneusement et l'attache soigneusement d'un fil de laine (?) rouge. Au fur et à mesure que des paquets sont préparés destinés à neutraliser les agressions des « diables », il les remet à Nyamé qui les garde en main.

Un enregistrement vidéographique me manque terriblement pour reconstituer précisément ce qui s'est passé et les discours au cours desquelles j'ai été pris à témoin à plusieurs reprises en français. À un moment le guérisseur évoque son savoir qui lui a été transmis par héritage patrilinéaire et non pas par des études. Très didactique à mon égard, il explique en français en désignant un paquet enveloppé de papier blanc, qu'il contient une préparation qui permet à un mari d'éliminer l'amant de sa femme. Pour ce faire il doit prendre un morceau du balai traditionnel de son épouse et l'enterrer sous le seuil de sa chambre après l'avoir enduit de graisse de karité et mélangé aux plantes contenues dans le paquet. Puis, il doit appeler son épouse infidèle et la faire passer au-dessus du talisman. L'amant sera aussitôt saisi et, geste de la main indiquant soit une impuissance

totale soit une régression du pénis, n'échappera à la mort qu'en venant confesser sa faute au mari.

Finalement, il redonne à Nyamé le paquet de billets qu'elle recompte devant lui et lui remet : je n'ai pas joué mon rôle, puisque c'est à moi qu'il revenait, je crois, de payer en accompagnant mes propos de paroles lénifiantes à l'égard du devin-guérisseur.

La consultation étant finie, je glisse la main hors du cagibi, et me saisis de mon sac que j'avais laissé derrière la porte. J'étale la collection de cornes magiques que j'avais préparé à mon bureau la veille. Après les avoir détaillées, je lui demande la différence entre des cornes gainées de peau de reptile et les autres : il les examine et commence à les distinguer selon qu'il s'agit de cornes de mouton ou de chèvre.

Une corne d'antilope attire visiblement son attention.

Celles qui ont été l'objet d'une fabrication, si j'ose dire « typée ethniquement », sont définies comme « bambara » : il affirme que les Bambaras sont les plus puissants en matière de connaissances, et que toutes les cornes sont à l'origine d'inspiration bambara. Le savoir bambara en tant qu'archétype d'un savoir magique africain.

« Ce sont les Bambaras les plus forts en Afrique... Ils ne se « lavaient » pas... Ils mangeaient du singe [chien ?]. »

En d'autres termes des gens définis en opposition aux valeurs fondamentales de l'islam qui impose des toilettes rituelles répétées et fixe des interdits alimentaires, relatifs notamment aux singes : sans parler du chien.

Il exprime le vœu, ainsi que je l'avais suggéré la fois précédente, de me visiter à mon bureau. Nous convenons qu'à mon retour de Centrafrique, je passerai le chercher en voiture avec M. K.

Je sors de la pièce après en avoir extirpé la chaise, Habibou dans les bras, et regagne ma place dans le salon indiquant à Mme Traore de me succéder. Pendant qu'elle consulte assistée de Nyamé, je joue avec Habibou et la petite fille de trois ans encore réservée. Celle que je suppose être la première épouse sort de la pièce en me demandant de surveiller son bébé de trois mois endormi sur un des lits. Au bout d'une vingtaine de minutes, les deux femmes réapparaissent et se réinstallent à la même place que précédemment. Le guérisseur, illettré, se saisit d'une enveloppe vide posée sur la télévision et me demande de la lire à haute voix afin de

vérifier que son adresse y figure bien puis la remet à Mme Traore. Nous prenons congé.

En cours de route, Mme Traore, impressionnée par mon étalage de cornes magiques et informée par Nyamé de mes connaissances en « savoirs » africains, me demande mes tarifs de consultation. Je me défile en indiquant que hormis les *sadaka*, c'est gratuit, mais que moi, j'ai besoin de séjourner dans la maison de mes clients !

J'essaye discrètement de savoir ce qui c'est passé durant la consultation, discrètement puisque je suis censé « deviner » les motifs de consultation. J'apprends que tout va bien, mais qu'une *sadaka* d'un mouton à 800 ou 600 F (?) a été prescrite, à gérer par le guérisseur lui-même. La divination à base de manipulation de cauris a coûté 200 F.

Mardi 30 décembre 1992, Saint-Denis

M. K. est rentré depuis quelques jours d'Afrique. Hamidou est retourné au village, à J., chez sa grand-mère paternelle.

Passage à l'improviste vers 18 h 30. Je suis accueilli très chaleureusement par les enfants, surtout Habibou. Awa dort. Nyamé est en train de partager une bouteille de Cola et me tend aussitôt un verre que je partage avec Habibou juché sur mes genoux. M. K. est au travail et ne rentrera pas avant 23 h. Nyamé a toujours l'idée de faire venir sa mère qui souffre de maux de ventre, mais le projet n'a pas avancé. En ce qui concerne Hamidou, il est resté au pays où il suivra l'école arabe. Avant d'arriver au village, à Kita au Mali, les diables lui sont apparus et lui ont dit que durant les deux années à venir où il suivrait l'école coranique ils le laisseraient tranquilles : après ils reviendraient pour lui donner quelque chose.

Lundi 4 janvier 1993, 9 h 30

(notes rédigées a posteriori le 6 janvier)

La porte donnant sur la rue est ouverte. Je frappe en vain au premier étage. Au moment où je m'apprête à partir, M. K. sort nu, un pagne attaché à la va-vite autour des reins. Il me dit de m'installer dans l'appartement du deuxième qui sert de chambre aux enfants et de l'attendre. Je repère une amulette carrée « gainée » dans du papier collant, collée au-dessus du seuil d'entrée.

Les gamins ont laissé la chambre en désordre. Désordre relatif du fait du nombre limité d'objets : deux lits de camp avec des matelas, des couvertures, mais pas de draps, quelques vêtements ; la télévision et le magnétoscope au pied

des lits : un paquet de biscuits entamés ; une bouteille de jus d'oranges de deux litres contenant de l'eau dans laquelle macèrent des racines d'*Andropogon gayanus* ; sur un renforcement du mur, au-dessus de la cage d'escalier, près de la fenêtre, un flacon plein d'encens et le brûle parfum rapporté d'Arabie saoudite, le même que celui qui avait servi à fumer Hamidou lors de ses crises.

M. K. finit par arriver vêtu. Nous nous saluons avec effusions, avec un plaisir que je crois réciproque. M. K. est rentré le 19 décembre. Il commence immédiatement un récit de son voyage.

Au Mali, il a consulté deux guérisseurs car il n'était pas « certain » de la guérison de son fils²⁴. Pour se rendre chez le premier du côté de Ségou, il a affrété un véhicule pour 40 000 CFA (800 F). Pour se rendre chez le deuxième du côté de Kita (?), la location du véhicule a coûté 10 000 CFA : en cours de route, il avait retrouvé son frère même père, même mère, S., venu à sa rencontre. Chez le guérisseur de Kita, plus de quarante personnes attendaient « comme dans la salle d'attente d'un docteur ». Il a fait ôter ses lunettes noires²⁵ à Hamidou pour examiner ses yeux et a affirmé qu'il était effectivement guéri, qu'il serait quelqu'un d'important plus tard et qu'il (ils ?) pouvait être rassuré.

Bilan provisoire (novembre 1993)

Hamidou, l'aîné du couple fondateur de l'unité domestique polygame est né en France et y a été élevé jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Ensuite, il a été « adopté » ainsi que son cadet par la mère de son père et a vécu au village au contact de la parentèle et notamment des enfants de la coépouse de sa mère.

En novembre 1991, il ressent une violente douleur entre le premier et le deuxième orteil de son pied droit (?) en jouant avec ses « camarades » à proximité de la maison à la tombée de la nuit. Conduit chez un guérisseur, celui-ci diagnostique une morsure de serpent qu'il guérit par extraction symbolique du mal. Il n'est plus fait référence à cette morsure de serpent par la suite, bien qu'elle puisse à mon sens être considérée comme le facteur déclenchant des crises de Hamidou :

²⁴ De mon point de vue, afin de consolider la reconnaissance de l'état de voyance de son fils aîné et de ne pas banaliser son retour au village.

²⁵ C'est moi qui intentionnellement les lui ai offertes, à la fois afin qu'il puisse « frimer » à sa convenance et en même temps pour « protéger » son regard...

- d'un point de vue autochtone où le serpent est un être potentiellement intermédiaire entre le monde des humains et celui des esprits ;
- d'un point de vue psychologique en tant qu'évènement particulièrement angoissant.

Le lendemain soir à la nuit tombée, l'enfant a sa première « prise de connaissance » avec les *djinns*. Les crises vont se succéder avec à chaque fois communication de messages par les *djinns* et annonce du moment de survenue de la prochaine crise. Le facteur déclenchant des crises est soit très (trop) évident (école, absence des parents, conflits avec les frères ou d'autres enfants...), soit le plus souvent difficile à préciser.

Le père informé par téléphone finit par venir chercher son fils, le conduit chez un premier voyant de *djinns* qui précise l'identité des trois *djinns* et renvoie pour la cure vers un thérapeute spécialisé. Le père ramène son enfant en France avec l'ambition de le conduire chez un guérisseur de *djinns* à Médine en Arabie saoudite : ceci permet d'emblée d'envisager l'usage social de la maladie en tant qu'outil de promotion sociale ou d'apprentissage professionnel dans des professions relatives au champs de la pourvoyance médicale. Les crises surviennent alors par salves entrecoupées d'espaces vides faisant croire à la rémission ou à la guérison due à l'intervention du dernier guérisseur sollicité. Le travail du père, soutenu par son épouse, consolide la reconnaissance sociale de cette intrusion de *djinns* dans le corps social élargi, tant au pays qu'en région parisienne. Des causalités autres que les *djinns*, mettant en cause des interventions de membres de ce corps social, sont vigoureusement éliminées.

Le statut de l'enfant concerné, aîné et héritier du patrilignage, confié et élevé par la mère du père, donne immédiatement à entendre des convulsions du corps social désarticulé dans l'espace et dans les transformations du monde, différentes au village, à Dakar, dans les foyers collectifs, dans les logements de célibataires de familles en France.

Le comportement de l'enfant qui s'est installé d'emblée dans un système d'expression culturellement cohérent d'une souffrance donne à voir un mode de communication, basé sur une triangulation entre la famille, le monde des *djinns* et lui même : triangulation dont il est le carrefour obligé à la fois en tant qu'enfant et en tant que garçon aîné du premier lit et donc porteur de l'héritage patrilinéaire.

Hamidou, sitôt de retour au village, est parti récolter du coton avec sa belle bicyclette. Il a été en brousse avec son père découvrir le secret que les *djinns* avaient dissimulé à son attention. Il a abandonné l'école « publique » et suit les enseignements d'un maître coranique. Il écrit, téléphone parfois pour donner des nouvelles. A chaque fois, il dit qu'il écrit pour demander des nouvelles et saluer : suit alors l'énumération du corps social auquel il s'adresse, chaque membre d'une unité résidentielle étant cité un par un, et dans un ordre hiérarchico-affectif. À la fin il ne reste de la place que pour dire que quant à lui sa santé est bonne. Même au plus fort de ses pertes (de ses prises) de connaissance à Paris, il écrivait ainsi au pays, disant qu'il allait bien.

Cette affaire nous donne à voir au travers des convulsions d'un gamin, les convulsions d'un corps social éclaté non seulement par la migration, mais par les réussites et les échecs individuels de ses membres. Au travers d'un enfant déchiré entre son statut valorisé d'aîné de lignée patrilinéaire demeuré au pays et son statut d'enfant « confié » au patrilignage, nourri par sa grand-mère paternelle. L'enfant est la victime de la régulation de tensions entre les grands constituants du corps social : patrilignage, matrilignage, esprits tutélaires, voisins, amis, ennemis... disséminés entre la France et l'Afrique, à peine entrevue dans cette étude.

La clinique des pertes de connaissance a, du début jusqu'à la fin, renvoyé au même diagnostic de causalité : l'intrusion-inclusion de l'univers des *djinns* dans celui d'un préadolescent aîné de sa fratrie. Il faut souligner combien cette intrusion a été « contaminante » puisqu'elle a atteint également un cadet de la fratrie et comment l'identification des événements constituant la trame de la séquence du malheur ne contient aucun événement atteignant d'autres membres du corps social. Le diabète du père est une maladie autonome. La morsure de serpent de l'aîné, la chute de l'arbre du cadet sont considérées comme de simples accidents ne nécessitant pas de recherche du sens. La maladie de la grand-mère maternelle suit son propre cours, complexe, mais qui n'est pas rattaché aux événements intéressant les enfants de son beau-fils. Les heurs et malheurs du logement de la famille sont attribués à la conjoncture économique et politique française : de même pour les incarcérations fréquentes du frère de la mère de Hamidou en situation irrégulière en France. Le troisième mariage manqué du père est interprété en termes de « travail » réalisé sur le corps de la jeune femme, mais pas sur celui du

futur mari. Les pannes successives de la voiture ne sont pas interprétées dans une pensée magique...

En d'autres termes, la « maîtrise de la séquence du mal-heur » relative aux crises de Hamidou n'emploie aucun modèle explicatif mettant en cause d'autres acteurs que les *djinns*, l'enfant et deux de ses frères nés le jour des *djinns*. Par contre la cure mobilise un nombre considérable d'intervenants, dont de très nombreux parents.

Pourtant les quelques événements cités ci-dessus, auraient également pu être l'objet d'une recherche de sens aboutissant à une théorie persécutive interhumaine mettant en cause par exemple les agissements malfaisants de voisins ou parents jaloux au Sénégal ou la sorcellerie de lignages matrilineaires : faut-il préciser que M. K. et la mère de Hamidou s'entendent bien et que, somme toute, tout va bien pour la famille parisienne. Le ménage a un revenu correct doublé à présent par les allocations familiales et les diverses prestations sociales et ils ont obtenu un vaste logement ; il n'y a eu ces dernières années, ni deuils, ni maladies graves d'êtres proches...

Je reste ébahi d'avoir vu fonctionner ce principe bien connu en anthropologie sociale et culturelle qui amène un individu « malade » à acquérir par la guérison le don de soigner ceux qui seront atteints par la même maladie : ce qui était de fait prévisible depuis le début, à partir du moment où le père annonçait qu'il voulait conduire son fils à Médine, s'est réalisé.

Il est tentant d'attribuer le succès de cette cure au père, qui, en gérant formidablement divers intervenants, (dont l'« ethnologue-médecin-guérisseur ²⁶ »), a réussi à faire passer son fils aîné d'un statut de possédé passif en possédé actif. Ce faisant il a transmis précocement à son héritier séparé par la migration une fraction des pouvoirs hérités de ses ancêtres que lui-même ne possède pas.

L'enfant est guéri et le corps social a été soigné et le sera par cet enfant « voyant ».

²⁶ Quelque temps après avoir reconduit son fils guéri au Sénégal, M. K. reprend à une petite échelle ses activités de guérisseur d'inspiration islamique. Il insiste alors pour que je lui enseigne une des techniques de divination que j'ai apprise lors de mes voyages en Afrique.

Références bibliographiques

Epelboin A. 1990 *L'Ayd el Khébir sous le signe du saturnisme. Errances anthropologiques autour d'un « squatt familial », 67 rue des Vignoles, Paris XXème (13 juillet 1989, 29 juin et 2 juillet 1990)*, Doc multigraph. 56 p.

Epelboin A., Hames C. 1993 A propos d'objets enchantés trouvés dans l'ordure de Dakar-Pikine (République du Sénégal), in : M.P. Ferry (éd.), *L'Afrique d'une société savante*, Société des Africanistes, pp. 69-71.

Hames C., Epelboin A. 1993 Trois vêtements talismaniques en arabe provenant du Sénégal (décharge à ordures de Dakar-Pikine), *Sciences occultes en Islam, Bulletin d'études orientales de l'Institut français d'études arabes de Damas*, n° spécial, mai 1993.